

BULLETIN DE FRANCE

I. — CULTE

CÉLÉBRATION DU 94^e ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE D'A. COMTE
PAR LA SOCIÉTÉ POSITIVISTE DE PARIS.

Soirée familiale du 19 Moïse 104 (19 janvier 1892)

Le 19 Moïse dernier, dans la magnifique salle de la Société d'encouragement, place Saint-Germain-des-Près, les positivistes avec leurs familles célébraient, comme les années précédentes, l'anniversaire de la naissance d'Auguste Comte. Sur l'estrade, en vue de toute la salle s'élevait, au milieu des fleurs et de la verdure, le buste du philosophe, chef-d'œuvre d'Etex. Au milieu de cette *fête* commencée par l'Ode à Auguste Comte de Charles Jundzill, et terminée par l'*Invocation à l'Humanité*, M. le Dr Hillemano, dans un discours très élevé et très goûté de l'assistance, a retracé l'existence si une et si bien remplie d'Auguste Comte, ses luttes, sa persistance à poursuivre le noble but qu'il s'était proposé dès sa jeunesse, l'immensité de son œuvre et sa foi profonde dans l'avenir.

M. Pelletan, le dévoué et compétent organisateur de ces *soirées*, préludes modestes des solennités futures, avait très habilement composé pour la partie esthétique un programme réalisant l'unité et la variété.

Il se composait de la lecture des passages les plus importants des chefs-d'œuvre de Shakespeare et de l'audition des chefs-d'œuvre musicaux inspirés aux grands Maîtres par ce puissant génie.

Les interprètes ont été à la hauteur de la tâche; et si nous n'avons pas eu le bonheur d'entendre M. Bedbèder, de l'Opéra, retenu par une indisposition, en revanche notre *soirée* a été doublement *familiale*, nos artistes appartenant presque tous à la famille positiviste.

M. Numa Raffin a lu avec beaucoup de chaleur l'Ode à Auguste Comte de Charles Jundzill, interprété merveilleusement les passages du *Roi Léar*, de *Macbeth* et surtout d'*Hamlet*.

M^{me} Calmette, dont nous avons déjà eu le bonheur d'apprécier la belle et puissante voix et le grand talent, a chanté avec une conscience d'artiste consommée « O nuit profonde ! » du *Roméo et Juliette*, de Steibelt, et détaillé avec art toutes les nuances de la romance du Saule d'*Othello*. Elle a recueilli des applaudissements bien mérités, surtout dans l'*Invocation à l'Humanité*, dont elle a admirablement rendu le grand caractère religieux.

Les élèves de M. E. Bignon font grand honneur au maître. M^{mes} Tinayre et Pelletan se sont montrées comme toujours virtuoses accomplies, et M^{me} Pelletan, visiblement souffrante, par des efforts de volonté énergique a retrouvé sa voix pour nuancer les stances de *Roméo et Juliette*, de Berlioz.

J. C.

DISCOURS DU D^r CONSTANT HILLEMAND

« Mesdames, Messieurs,

« On ne peut guère célébrer l'anniversaire de la naissance d'un grand homme sans dire quelques mots de sa vie et de son œuvre, sans rappeler ses principaux titres à la reconnaissance de la postérité. Et cette obligation s'impose d'autant plus que celui dont il est question a davantage contribué à l'évolution progressive de l'Humanité. On ne peut donc s'y soustraire lorsqu'il s'agit du puissant penseur qui, dans les temps modernes, a rempli successivement la carrière d'Aristote et celle de saint Paul, en fondant une Religion universelle sur la Philosophie après avoir tiré cette philosophie de la Science.

« Voilà pourquoi, tous les ans, à pareille date, l'un d'entre nous vient présenter ici un exposé sommaire de la vie et de l'œuvre d'Auguste Comte, une brève appréciation de l'importance de ses travaux.

« Tel est l'office que j'ai à remplir ce soir :

« L'homme de génie, dont nous commémorons aujourd'hui la venue dans le monde, est né le 19 janvier 1798 à Montpellier, d'une famille de petite bourgeoisie.

« Il fut d'abord élevé dans les croyances catholiques et monarchiques qui étaient celles de son père, et à un plus haut degré encore celles de sa mère, femme d'une ardente dévotion. Mais à peine, selon un usage déplorable, fut-il placé comme interne, à

l'âge de 9 ans, dans le lycée de sa ville natale et introduit ainsi dans un nouveau milieu où les Maîtres cachaient mal leurs opinions Voltairiennes et leur éloignement pour le culte restauré par Bonaparte, qu'il abandonna pour toujours les croyances religieuses de sa famille, de sorte qu'il a pu dire plus tard avec vérité qu'il avait été émancipé de la théologie avant d'être sorti de l'enfance.

« C'est qu'il ne possédait pas seulement, dans une proportion rare, ces brillantes facultés d'assimilation qui font trop souvent illusion aux familles et aux maîtres sur la valeur intellectuelle d'un enfant, il se faisait remarquer déjà par une extraordinaire indépendance d'esprit qui lui permettait, par exemple, d'apprécier, sans illusion, Napoléon alors à l'apogée de sa puissance, de reconnaître le charlatan sous la grossière apparence du César, et de souhaiter publiquement le triomphe de la fière nation Espagnole qui luttait si héroïquement pour la défense de ses libertés.

« Il donnait en même temps des témoignages non équivoques de ce que serait ultérieurement la fermeté de son caractère, en refusant, malgré les plus dures punitions, de se soumettre à aucune des pratiques du culte catholique, et en étonnant le célèbre chirurgien Delpech par son courage à supporter une opération douloureuse.

« A 14 ans 1/2, ayant terminé ses études classiques, il aborde l'étude des sciences; et son professeur de mathématiques, Daniel Encontre, auquel il dédiera dans la suite la *Synthèse subjective*, reconnaît déjà chez lui cette faculté prodigieuse d'abstraire et de coordonner qui restera la marque la plus caractéristique de son génie.

« En 1814, à l'âge de 16 ans, il entre dans les premiers rangs à l'Ecole polytechnique où, malgré la tyrannie impériale, s'étaient conservés presque intacts, transmis de promotion en promotion, l'amour et le respect des hommes et des œuvres de la Révolution, la foi républicaine. Aussi, en même temps que Comte, dans cette institution de la Convention, perfectionne son éducation mathématique et physique, il consacre les loisirs que lui procurent ses surprenantes facilités pour apprendre à l'étude de l'immortel XVIII^e siècle et de la glorieuse épopée par laquelle il s'est terminé. Danton, Carnot, Cambon et les autres héritiers de l'Ecole encyclopédique de Diderot et de d'Alembert éveillent son admiration enthousiaste, pendant qu'il sent sa haine augmenter pour Robespierre, le digne disciple de Rousseau, et pour Bonaparte, le digne continuateur de Robespierre.

« Néanmoins, lorsqu'à la suite du débarquement de l'incorrigible aventurier au golfe Juan, l'Europe, justement inquiète, reprend les armes contre la France, Auguste Comte est le premier à proposer à ses camarades une adresse à l'empereur pour lui demander de prendre part, comme l'avaient déjà fait leurs aînés, à la défense nationale.

« Napoléon enfin définitivement écrasé, et Louis XVIII remonté sur

le trône, l'Ecole polytechnique est licenciée en 1816 à la suite de désordres intérieurs auxquels Comte avait pris une part prépondérante qu'il regrettera plus tard, et il est reconduit à sa famille par autorité supérieure et placé momentanément sous la surveillance de la police.

« Mais après être resté quelques mois à Montpellier et avoir suivi, dans cette ville, à titre bénévole, les cours de l'Ecole de médecine, poussé par la conscience de sa valeur, par le vague sentiment d'un rôle à remplir, il revient à Paris où il est obligé, pour vivre, de donner des leçons de mathématiques.

« On était à l'époque où le gouvernement de la Restauration cherchait à fermer les plaies causées par dix ans d'agitation révolutionnaire et quinze ans d'orgie militaire et de despotisme, en assurant, à l'intérieur, l'ordre matériel et un degré de liberté spirituelle inconnu sous l'Empire, en pratiquant, à l'extérieur, sa noble devise, *paix et dignité*.

« Toutefois, malgré l'excellence de ses intentions, ce régime tant décrié et cependant si supérieur au régime impérial qui avait précédé et au régime orléaniste qui devait suivre ne pouvait être, de par sa nature et de par la situation, qu'un régime provisoire, et, pour employer l'expression de l'un de ses plus éminents représentants, qu'une « halte sur le chemin des révolutions ». Car, en raison de la solidarité qui lie toute monarchie héréditaire à la théologie, il tendait naturellement à s'inspirer de celle-ci dans sa politique, et plus spécialement à emprunter au Catholicisme sa conception de l'ordre social.

« Or, le Catholicisme, après avoir présidé à la réorganisation des sociétés issues de la décomposition de l'Empire romain, maintenu leur liaison et incorporé au noyau civilisateur la Grande-Bretagne et la Germanie, après avoir dirigé durant dix siècles, et non sans gloire, l'évolution du monde Occidental, était devenu depuis le xiv^e siècle de plus en plus incompatible avec l'essor ultérieur de la civilisation.

« Son dogme, après avoir secondé le développement de l'esprit scientifique en réduisant le domaine du surnaturel par la substitution, à la multitude des Dieux païens aux volontés arbitraires et capricieuses, d'un Dieu unique à tendances constitutionnelles, était devenu opposé aux progrès consécutifs de la raison moderne; et, depuis le xvi^e siècle, il n'avait cessé d'être battu en brèche par le développement de la science substituant à ses explications fictives et indémonstrables de nouvelles explications positives, démontrables, et étendant incessamment le champ de la providence humaine aux dépens de la puissance divine.

« L'admirable constitution qu'il avait réalisée au Moyen-Age, par la division et la combinaison du pouvoir spirituel ou théologique et papal et du pouvoir temporel ou militaire et féodal, et sous

laquelle s'était accompli, par la transformation de l'esclavage en servage, le plus grand progrès qu'ait jamais réalisé l'Humanité, reposait sur une base trop empirique pour pouvoir durer : à peine les nomades de la Germanie convertis au christianisme et passés à l'état sédentaire, et les invasions Musulmanes suffisamment contenues par les Croisades, elle avait commencé à se décomposer toute seule par suite de la lutte intestine des divers éléments qu'elle reliait et qui n'étaient plus maintenus en harmonie par le souci d'une destination commune. De plus, après avoir favorisé le développement de l'activité industrielle, résultée de la libération des classes laborieuses, l'organisation catholico-féodale était devenue incompatible avec la croissance ultérieure de cette nouvelle force sociale par suite de l'impossibilité morale où se trouvait la classe militaire de se transformer en classe industrielle ou tout au moins de se résigner à un rôle secondaire de subordination après avoir été prépondérante et dirigeante.

« C'est pourquoi, depuis le xvi^e siècle, l'influence du Catholicisme n'avait fait que décliner en proportion de l'importance qu'acquerraient les forces modernes issues de l'activité scientifique et industrielle.

« Il ne pouvait donc plus servir de point d'appui sérieux à la politique.

« En vain Joseph de Maistre, M. de Bonald, Chateaubriand et d'autres encore s'efforçaient de ramener la France sous le giron de cette grande religion. Pour réussir, il aurait fallu qu'ils pussent réparer toutes les pertes faites par l'ancien système social durant les quatre siècles qui avaient précédé la Révolution, anéantir tous les résultats de la civilisation scientifique et industrielle, et, en outre, pour faire œuvre stable, éteindre le principe même du progrès, c'est-à-dire le besoin d'amélioration inhérent à la nature morale de l'espèce humaine. Une pareille opération était évidemment au-dessus de tout pouvoir humain, car les causes qui avaient amené la chute de l'ancien système continuaient à agir et d'une façon plus intense : la science et l'industrie avaient pris une extension inouïe; l'esprit d'émancipation s'était répandu dans toutes les classes de la société et s'était singulièrement accru chez une population qui, au cours de la Révolution, loin de protester contre la suppression du culte catholique, « avait assisté paisiblement dans ses vieilles cathédrales à la prédication d'un audacieux athéisme ou d'un déisme non moins hostile aux anciennes croyances. »

« Aussi, malgré le talent, le courage, la haute probité de ces illustres rétrogrades, leur action était au fond perturbatrice, comme toute action qui est contraire à la marche de la civilisation. Leur propagande compromettait le gouvernement qu'ils avaient la prétention de servir; et le principal résultat de leurs efforts était de réveiller les passions révolutionnaires, de donner un regain de popularité à la doctrine critique issue de la proclamation du *droit de*

libre examen par les Réformateurs du xvi^e siècle, développée et systématisée au xviii^e siècle par Voltaire et Rousseau, et sous le drapeau de laquelle les forces modernes avaient conduit l'attaque contre l'ancien régime, mais qui, en même temps qu'elle avait manifesté sa redoutable aptitude à détruire, avait manifesté non moins clairement, depuis l'ouverture de la grande crise, son impuissance à rien construire.

« La situation restait donc effroyablement révolutionnaire et ne pouvait manquer d'attirer l'attention d'un jeune homme naturellement porté vers l'étude des problèmes politiques, et dont les tendances spontanées avaient été fortifiées par sa liaison avec le fameux Saint-Simon.

« Comte, en effet, se met à étudier cette situation avec le désir de remédier à ses inconvénients, et ne tarde pas à sentir qu'il faut chercher dans l'étude du passé la signification du présent et l'orientation vers l'avenir.

« Il découvre qu'à partir du moment où la capacité industrielle, née de la transformation de l'esclavage en servage, fortifiée par l'affranchissement des communes aux xi^e et xii^e siècles, et la capacité scientifique résultée pour une part de l'introduction des sciences positives en Europe par les Arabes, se sont élevées derrière le pouvoir théologique et le pouvoir militaire féodal, deux mouvements de nature différente ont agité l'Occident : l'un très apparent de décomposition tendant à l'élimination des forces catholico-féodales devenues rétrogrades et oppressives, et qui, considéré isolément, semble entraîner les peuples vers une profonde anarchie morale et politique; l'autre moins apparent de recomposition par la science et l'industrie, qui les pousse vers une organisation plus appropriée à leurs nouvelles conditions d'existence.

« La Révolution se révèle à lui comme le résultat de ce double mouvement.

« Après s'être rendu compte des causes qui ont amené la chute de l'ancien régime et qui rendent son retour impossible, il se rend compte aussi que la Révolution a échoué dans son œuvre de réorganisation parce que ses hommes d'Etat ont cherché à édifier un nouvel ordre public à l'aide de la doctrine essentiellement négative qui avait servi à démolir l'ancien : la seule qu'ils eussent malheureusement à leur disposition, et dont les dogmes principaux, liberté indéfinie de conscience, égalité absolue, souveraineté complète du peuple, envisagés indépendamment de leur rôle transitoire de protestation contre les abus du pouvoir spirituel, du pouvoir féodal et du pouvoir royal, poussent à la négation méthodique et continue de tout gouvernement régulier, à la destruction de toutes les bases de l'organisation politique, et ne sont pas moins absurdes qu'anarchiques — étant donné qu'il n'y a pas plus de liberté de conscience en sociologie qu'en astronomie et en physique, où il paraîtrait ridicule de ne pas

croire aux principes scientifiquement établis par les hommes compétents; étant donné que la marche de la civilisation, loin de tendre à une chimérique égalité, développe les inégalités, et que les phénomènes sociaux sont assujettis à des lois générales aussi indépendantes des volontés des peuples que des volontés des rois.

« Il comprend que le trouble de la situation tenant à l'insuffisance des doctrines politiques en présence, le seul remède efficace est l'avènement d'une nouvelle doctrine organique qui, en s'imposant par l'évidence à tous les esprits, entraîne la société tout entière dans la route du nouveau système dont la marche de la civilisation a préparé l'établissement; qu'une pareille doctrine ne peut être obtenue qu'en appliquant à l'étude des phénomènes sociaux la même méthode qui, dans le domaine des sciences physiques et de la biologie, a entraîné l'assentiment de tous les hommes compétents: c'est-à-dire en faisant prévaloir l'observation sur l'imagination.

« S'inspirant de Montesquieu et surtout de Condorcet, il se propose donc d'abord d'établir directement pour la politique une théorie positive basée sur l'étude aussi approfondie, aussi complète que possible de tous les états par lesquels la civilisation a passé, de façon à mettre en évidence les lois naturelles de son développement et le tableau philosophique de l'avenir tel qu'il dérive du passé: afin de pouvoir déterminer la direction qui doit être imprimée à l'action politique pour faciliter la transition définitive vers le nouvel état social.

« Dès 1817 à l'âge de 19 ans, il s'était dégagé de l'absolu métaphysique en proclamant que *tout est relatif*.

« Un peu plus tard en 1819, dans un opuscule intitulé *Séparation générale entre les opinions et les désirs*, il avait insisté sur la nécessité de constituer la politique d'une façon positive. Et enfin en 1820, dans une *Sommaire appréciation du passé moderne*, il avait exposé et analysé le double mouvement de décomposition et de recomposition antérieur à la Révolution française, et montré que le problème était de compléter les progrès du mouvement de recomposition, en fondant une politique et une morale sur des principes uniquement déduits de l'observation.

« Mais c'est en 1820, à l'âge de 22 ans, qu'il découvre, et qu'il formule dans son *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, les lois les plus importantes de l'évolution sociale: comment, par la nature même de l'esprit humain, chaque branche de nos connaissances a été nécessairement assujettie dans sa marche à passer successivement par trois états théoriques différents, l'état théologique ou fictif, l'état métaphysique ou ontologique, enfin l'état scientifique ou positif; comment ces diverses branches de connaissances sont devenues positives, d'après l'ordre de leur complication croissante.

« A la lumière de cette découverte capitale, au sujet de laquelle le grand Carnot lui adresse de l'exil ses « augustes encouragements », Comte explique que la sociologie en raison de sa complexité, supérieure à celle des sciences inorganiques et biologique, a dû se constituer après elles à l'état positif : comment, par suite, à la conception théologique des phénomènes sociaux devait succéder une conception métaphysique qui a été la doctrine révolutionnaire ; comment enfin l'époque est venue de faire subir à la sociologie la même transformation qu'ont subie les autres sciences, de ramener les phénomènes sociaux, après tous les autres, à des théories positives.

« Mais au cours même de son entreprise, il reconnaît qu'il ne suffit pas, pour réorganiser la société, de constituer la sociologie d'une façon scientifique, qu'il faut encore établir les liaisons de cette nouvelle science avec toutes les autres. « Tant que les conceptions positives resteront isolées entre elles », écrit-il en 1825 dans ses *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants*, « tant qu'elles ne se présenteront pas à l'esprit comme les diverses parties d'un système unique et complet, elles pourront conserver une très grande importance dans les cas particuliers, lutter même avec avantage contre l'autorité politique de la théologie et de la métaphysique, mais elles ne sauraient les remplacer dans la direction suprême de l'ordre social : ce n'est que par sa force d'ensemble qu'une doctrine quelconque peut parvenir à diriger la société. »

« La nécessité lui apparaît donc de lier entre elles les diverses conceptions positives éparses, de les réunir en un corps de doctrine homogène, et il déclare que « cette vaste opération doit être regardée comme le dernier acte et le but final de la grande révolution commencée par Bacon, par Descartes et par Galilée ». Il ne tarde pas à s'apercevoir que, toutes les sciences étant des créations de l'Humanité, la sociologie n'est pas seulement apte à servir de base rationnelle à l'action politique de l'homme d'Etat ; elle est apte aussi à servir de base de coordination à toutes les connaissances humaines, par la loi des *trois états*, qui est l'unique lien à la fois logique et scientifique que comporte l'ensemble de nos contemplations réelles.

« Il modifie alors son plan primitif, il ajourne l'exécution du traité de Politique positive, et il se décide à entreprendre l'œuvre colossale de la systématisation abstraite de toutes les connaissances humaines à la lumière de la loi des *trois états* et de la théorie de la *classification des sciences*.

« C'est le 2 avril 1826, dans le salon de son appartement, qu'il ouvre son *Cours de Philosophie positive* par l'exposition de ces lois fondamentales qui, selon l'expression du grand Stuart Mill, représentent l'épine dorsale de la nouvelle philosophie. Et au premier rang des auditeurs de ce jeune homme de 28 ans siègent quelques-uns

des savants les plus illustres de l'époque, tels que : Alexandre de Humboldt, de Blainville, Poinsot. Malheureusement au bout de trois leçons, cet incomparable enseignement se trouve interrompu par une crise cérébrale « résultée du fatal concours de grandes peines morales avec de violents excès de travail », et n'est repris qu'en janvier 1829 devant les mêmes savants auxquels s'étaient joints Joseph Fourier, l'auteur de la *Théorie analytique de la chaleur*, Navier professeur à l'École polytechnique, Broussais le grand rénovateur de la médecine, les professeurs Esquirol, Binet, etc.

De 1829 à 1836, il accomplit la systématisation de toutes les sciences antécédentes à la sociologie, depuis la mathématique jusqu'à la physiologie : systématisation qui, n'eût-il rien fait d'autre, l'aurait, au dire de Stuart Mill, désigné à tous les esprits compétents comme un des principaux penseurs du siècle. « Rapprocher et cimenter les fragments détachés d'un sujet qui n'a jamais été traité comme un tout, harmoniser les portions vraies de théories discordantes, au moyen de chaînons intermédiaires et en les dégageant des erreurs auxquelles elles sont toujours plus ou moins mêlées, suppose en effet », comme l'a reconnu en un autre endroit de ses ouvrages l'éminent philosophe anglais, « une somme considérable de spéculation originale ».

« Il aborde ensuite la sociologie. Ici, il n'est plus question de juger et d'améliorer, il s'agit de créer un ordre nouveau de conceptions scientifiques, car s'il existe des matériaux nombreux, ils ne sont liés encore par aucune théorie positive. Tout est donc à faire, mais tout ce qui pourra être fait sera accompli.

« Comte établit d'abord que l'état de société est un fait naturel, spontané, résultant des inclinations sociables de la nature humaine, et non point d'un prétendu contrat primitif; que la famille est la source de tous les sentiments sociaux et la base de l'ordre public; que la vie de toute société adulte reposant sur la division des travaux et la coopération des efforts, suppose une certaine individualisation de la propriété et nécessite d'autre part l'existence d'un gouvernement spirituel et temporel qui maintienne le concours et qui s'oppose aux divergences particulières.

« Puis, après avoir mis en lumière les conditions élémentaires de l'ordre, il consacre le dernier tiers de son exposition totale, représentant deux volumes sur six de sa rédaction, à l'appréciation philosophique, à l'aide de sa loi des trois états, de l'évolution du monde Occidental, avant-garde de l'Humanité.

« Après avoir indiqué que la progression sociale repose sur la Mort, il montre que le caractère général de cette progression a été de faire prédominer les diverses facultés caractéristiques de l'Humanité par rapport à celles de l'animalité, mais que, malgré la solidarité qui règne entre les divers éléments de notre nature morale, intelligence, sentiment, caractère, l'évolution intellectuelle a

été le principe dirigeant de l'ensemble de l'évolution humaine, de telle sorte que l'histoire de la société est dominée par l'histoire de l'esprit humain envisagé dans ses conceptions les plus générales et les plus abstraites, et que c'est l'appréciation des systèmes d'opinions relatives à l'ensemble des phénomènes quelconques, en un mot, l'histoire de la Philosophie qui doit présider à la coordination de l'analyse historique générale.

« Il examine donc successivement l'état théologique de la civilisation sous les diverses formes du fétichisme, du polythéisme théocratique des Egyptiens, du polythéisme militaire des Grecs et des Romains, et du monothéisme catholique du Moyen âge, son état métaphysique ou révolutionnaire chez les Occidentaux depuis le xv^e siècle, et enfin son état scientifique.

« Et dans le cours de cette longue appréciation, où il n'y a peut-être pas, déclare Stuart Mill, une phrase qui n'ajoute une idée, il ne cesse de proclamer combien nous devons de gratitude à tous ceux qui ont contribué, quels qu'aient été les défauts de leur doctrine, à l'œuvre du perfectionnement humain. Il est le premier historien qui sache introduire le point de vue relatif en histoire et reconnaître que tous les modes de penser, non seulement les théories propres à chaque science, mais encore les croyances religieuses les plus contraires à nos lumières actuelles, ont représenté pour l'époque où elles furent conçues, les moins imparfaites approximations possibles de la réalité des choses; que toutes les formes de la société qui ont précédé celle sous laquelle nous vivons, rapportées à leur destination temporaire et locale, ont rempli un office utile, et beaucoup un office nécessaire, en faisant passer le genre humain d'une phase de progrès à une autre plus élevée.

« Au Fétichisme il sait gré d'avoir fourni une première théorie pour relier les observations, en supposant tous les êtres organiques et inorganiques doués de passions et de volontés humaines; d'avoir participé à l'introduction de la vie agricole en cultivant, par l'adoration du monde extérieur, les penchants qui attachent l'homme à la terre natale; d'avoir conservé les animaux et les végétaux utiles contre l'instinct destructeur.

« Il rapporte au Polythéisme en général l'honneur d'avoir développé les aptitudes abstraites de la nature humaine, en procurant à l'intelligence des images propres à fixer son attention habituelle sur les phénomènes généraux; d'avoir créé un sacerdoce, en détachant de la masse sociale une classe spéculative affranchie des soucis militaires, et susceptible par son influence de donner à la société une organisation régulière; enfin, d'avoir substitué l'esclavage à l'extermination des vaincus.

« Il montre à quel point le Polythéisme théocratique caractérisé par la concentration du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel entre les mains du sacerdoce a consolidé la civilisation naissante et assuré

l'industrie par l'institution des castes, c'est-à-dire par l'hérédité des diverses fonctions et professions, et a développé le respect des vieillards, le culte des ancêtres.

« Il indique comment nous devons la fondation de la science abstraite à la formation chez les Grecs d'une classe spéculative composée, en dehors de l'ordre légal, d'hommes libres, intelligents, qui, pourvus d'un suffisant loisir, ont pu, selon l'expression de Condorcet, « ouvrir toutes les voies de la vérité ».

« Il rend hommage au polythéisme Romain d'avoir donné une destination sociale à l'activité en subordonnant tout à l'intérêt de la patrie, d'avoir fait cesser les guerres intestines entre peuplades de même origine en leur imposant les habitudes de la paix.

« Il glorifie le grand Monothéisme catholique d'avoir réalisé au Moyen âge, par l'institution d'un pouvoir spirituel distinct et indépendant du pouvoir temporel, une organisation sociale très supérieure à tout ce qui avait existé, « chef-d'œuvre politique de la sagesse humaine »; d'avoir subordonné la politique à la morale, supprimé l'esclavage, et contribué à l'éducation logique de l'intelligence par la scolastique. Et il fait ressortir « la frivolité de cette philosophie qui ose qualifier de barbare et de ténébreux l'âge mémorable où brillèrent, sur divers points du monde catholique et féodal, saint Thomas d'Aquin, Albert le Grand, Roger Bacon et Dante ».

« Il enseigne comme quoi la Doctrine révolutionnaire, elle-même, bien qu'elle constitue aujourd'hui le principal obstacle à la réorganisation des sociétés, a été passagèrement utile en servant de correctif aux abus du pouvoir spirituel et temporel : comment le dogme de la *liberté de conscience* rappelait l'obligation méconnue par le Catholicisme de n'employer que les armes spirituelles à la défense des opinions; comment le dogme de la *souveraineté du peuple* rappelait le pouvoir royal à la considération de l'intérêt commun qu'il méconnaissait; comment le dogme de l'*égalité* relevait la dignité de la nature humaine en face d'inégalités illégitimes, sans destination sociale et affranchies de tout frein moral.

« Il termine en mettant en lumière le développement spécial des divers éléments sociaux, science, industrie, art, propres à l'état positif, et en montrant que « l'élite de l'Humanité, après avoir traversé toutes les phases de la vie théologique et métaphysique, tend à l'avènement de la vie positive dont tous les éléments partiellement élaborés n'attendent plus qu'une coordination générale pour constituer un nouveau système social ».

« Mais au cours de son incursion prolongée dans le vaste champ de l'Histoire, Auguste Comte a vu que, si l'évolution intellectuelle est le principe prépondérant de l'ensemble de l'évolution humaine, la vie de tout organisme social repose néanmoins tout autant sur l'accord des sentiments que sur celui des opinions; que si la théo-

logie a pu durant tant de siècles diriger la société, c'est que, sous ses diverses formes, elle engendrait la concordance des sentiments autant que la concordance des idées, comme en témoigne d'une façon si décisive le Catholicisme coordonnant tous les sentiments autour de l'amour de Dieu, après avoir coordonné toutes les idées autour de sa connaissance, double opération qui lui permit de coordonner les actes en leur donnant pour destination idéale le service de cet hypothétique personnage.

« Conséquemment, il reconnaît que la réorganisation morale est non moins urgente chez les peuples les plus avancés qui se sont émancipés du catholicisme que la réorganisation intellectuelle; qu'après avoir systématisé les pensées, il lui reste encore à systématiser les sentiments avant de passer à la systématisation des actes.

« L'application de la méthode positive à l'étude des phénomènes moraux lui avait fait voir que, nos actions et nos pensées étant toujours inspirées par des instincts soit personnels, soit altruistes, l'unité morale de chaque individu ne peut résulter que de la prépondérance de l'altruisme sur l'égoïsme, parce que les sentiments égoïstes divergents entre eux et anti-sociaux ne peuvent assurer l'harmonie entre les diverses fonctions psychiques du cerveau et entre elles et le milieu social, tandis que cette double harmonie peut être obtenue par le développement des instincts altruistes qui sont convergents et dont l'exercice est sollicité par les influences sociales. Et il comprend que, si l'amour de la Patrie est capable de réunir tous les citoyens d'une nation, l'amour de l'Humanité est seul capable de rallier tous les citoyens de la Terre; que la sociabilité, après avoir été familiale, puis civique, doit enfin devenir planétaire.

« Déjà dans le *Cours de Philosophie positive*, cette notion de l'Humanité avait présidé à sa systématisation des sciences, puisque c'est en tant que créations de l'Humanité qu'il avait pu les coordonner à l'aide de la loi des trois états et de la théorie complémentaire de leur ordre de formation. Mais il comprend maintenant qu'autour de ce grand Etre, moteur immédiat de chaque existence individuelle ou collective, les sentiments et les actes peuvent se concentrer aussi facilement que les idées: que l'amour de l'Humanité peut faire battre tous les cœurs à l'unisson, que son service peut faire converger tous les efforts. Et en 1849, dans son *Discours sur l'ensemble du Positivisme*, il expose comment cette conception fondamentale est susceptible de devenir la base d'une religion universelle, en permettant de « systématiser toute l'existence humaine, individuelle et surtout collective, contemplée à la fois dans les trois ordres de phénomènes qui la caractérisent, pensées, sentiments et actes ».

« A la lumière de ce nouveau point de vue, il consacre en 1850 son *Introduction fondamentale au Système de Politique positive* à régénérer la science en la présentant comme une création de l'Humanité pour son service, et en la coordonnant non plus seulement

logiquement par la loi des trois états, mais aussi *moralement* par la considération de sa destination sociale.

« Puis, il substitue à la morale égoïste du Catholicisme basée sur la préoccupation exclusive du salut personnel, une Morale humaine qui représente « le bonheur de chacun comme lié à la satisfaction des instincts altruistes de notre nature, c'est-à-dire à la plus complète manifestation des actes bienveillants et des émotions sympathiques envers l'ensemble de l'espèce humaine, et même envers tous les êtres sensibles qui lui sont associés ».

« Il ordonne ensuite la *Politique*, de 1851 à 1854, en déterminant, d'après la considération du passé et celle de l'avenir, les modifications qu'il convient d'apporter aux principales institutions sociales.

« Il montre que la richesse doit continuer à recevoir une appropriation personnelle, condition de tout progrès, mais que étant sociale dans sa source elle doit l'être dans sa destination ; qu'elle doit, par conséquent, être utilisée pour l'amélioration du sort des prolétaires qui contribuent à la produire, et dont l'incorporation à la société, par leur participation à tous les avantages généraux de la civilisation, constitue l'un des plus importants problèmes politiques de notre temps.

« Il montre que le meilleur moyen de fortifier les liens familiaux est de consolider la répartition spontanée des fonctions entre l'homme et la femme qui est la base de l'harmonie familiale : l'un se livrant à l'activité extérieure, scientifique, industrielle ou esthétique, l'autre s'employant à administrer avec économie les capitaux résultats de cette activité ; que l'homme doit nourrir la femme pour que, affranchie de tout travail extérieur, elle puisse se vouer entièrement aux soins domestiques, à l'éducation des enfants, et remplir son rôle de providence morale de la famille.

« Enfin il fait voir combien il est urgent de rétablir sur la base scientifique de la distinction entre la théorie et la pratique la division du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel ébauchée au Moyen âge. Il démontre que le gouvernement temporel, affranchi de toute ingérence dans le domaine spirituel, doit, pour être avantageusement exercé, être concentré entre les mains d'individus responsables et non abandonné à des assemblées inévitablement incompetentes et sans responsabilité réelle. Il établit, comme il l'avait déjà fait en 1826, dans ses *Considérations sur le pouvoir spirituel*, que la première condition d'une régénération non moins indispensable à l'ordre qu'au progrès est l'avènement d'un sacerdoce positif ayant pour destination propre le gouvernement de l'opinion, pour principale attribution l'éducation intellectuelle et morale, et qui, placé au point de vue de la considération des intérêts généraux de l'Humanité, puisse les rappeler constamment aux individus et aux peuples.

« Dans le *Catéchisme positiviste*, il expose le dogme, le culte, le

régime de la nouvelle Religion : — le *dogme*, c'est-à-dire la science condensée dans la notion de cet être immense, l'Humanité, relativement éternel par rapport à l'individu et dont les destinées sociologiques se déroulent sous la prépondérance nécessaire de fatalités biologiques et cosmologiques qu'il faut connaître ; — le *culte*, c'est-à-dire l'ensemble des procédés les plus propres à cultiver les sentiments altruistes et sociaux, procédés parmi lesquels figure la glorification de tous les grands hommes et de toutes les grandes institutions du passé, de tout ce qui contribue au maintien et au progrès des rapports sociaux ; — le *régime*, c'est-à-dire les règles générales qui doivent présider aux actes humains, les obligations de l'homme civilisé successivement envisagé dans son existence personnelle, domestique et sociale.

« Après avoir fondé deux sciences, la Sociologie et la Morale ; un système de philosophie embrassant les lois propres aux divers ordres de phénomènes, la Philosophie seconde ; une Religion, celle de l'Humanité : le grand *leader* de la pensée moderne succombe le 5 septembre 1857, à l'âge de 59 ans, avant d'avoir pu exécuter le plan qu'il avait conçu d'une *Philosophie première* consacrée aux lois générales de l'entendement et aux lois universelles du monde, et d'une *Philosophie troisième* consacrée à la coordination scientifique de la raison concrète.

« Telle est donc l'œuvre d'Auguste Comte : — En appliquant la méthode usitée dans les sciences cosmologiques et biologique à l'étude des phénomènes sociaux et moraux, il a apporté l'unité dans tout le système de la philosophie positive et satisfait au besoin d'homogénéité de la raison humaine ; — En tirant des sciences une philosophie, il a concilié les deux besoins de positivité et de généralité qui, tout en étant également impérieux, avaient semblé incompatibles durant toute l'évolution moderne ; — En montrant que *le progrès n'est que le développement de l'ordre*, il a accordé deux points de vue politiques regardés jusqu'à lui comme inconciliables ; — En montrant que la santé morale est liée à l'adaptation de notre vie psychique au milieu social, il a montré que la loi du devoir est en même temps celle du bonheur ; — En coordonnant autour de l'Humanité les idées, les sentiments, les actes, il a constitué une religion capable de réaliser l'unité du genre humain vainement poursuivie sous forme militaire par le peuple Romain, sous forme théologique par le Catholicisme, sous ces deux modes à la fois par l'Islamisme.

« Prenant le désordre social à sa source, il a entrepris par la seule voie convenable de réformer d'abord les idées, pour passer ensuite aux mœurs et enfin aux institutions. Aucune des révolutions antérieures de l'Humanité ne peut donner une idée de la portée incalculable d'une pareille entreprise ; car aucune, pas même le passage du Paganisme au Catholicisme, n'a modifié aussi profondément

l'existence de l'homme et de la société que ne le fera l'avènement de la nouvelle Synthèse.

« Et si l'on songe que le labeur colossal que sa construction a exigé a été poursuivi au milieu des plus graves difficultés matérielles et morales de l'existence ; qu'il eut à subir les odieuses persécutions d'académiciens auxquels ses doctrines déplaisaient et qui ne reculèrent pas devant l'infamie de lui enlever, malgré l'unanime protestation des élèves, les fonctions de *Répétiteur* et d'*Examineur* à l'Ecole polytechnique qui étaient son gagne-pain, qu'il avait honorablement obtenues et toujours consciencieusement remplies ; que, loin de trouver dans la vie privée les consolations aux déboires de sa vie publique, il rencontra au foyer domestique l'hostilité continue de la femme sans traditions de famille, sans règles de conduite, qu'il avait commis la faute d'épouser, au mépris de l'autorité paternelle ; on ne sait ce qu'on doit admirer le plus de la grandeur intellectuelle ou de la grandeur morale qu'il a déployées en menant à bonne fin l'œuvre en apparence surhumaine qu'il avait projetée presque au sortir de l'adolescence, et l'on conçoit qu'il ait pu avec un légitime orgueil s'appliquer cette belle définition d'Alfred de Vigny : *Qu'est-ce qu'une grande vie ? une pensée de la jeunesse exécutée par l'âge mûr.*

« L'histoire de sa vie et de son œuvre restera un exemple incomparable de ce que peuvent une volonté indomptable et une intelligence géniale mises au service des plus nobles sentiments humains.

« Mais en ce jour de commémoration, nous ne saurions nous dispenser d'accorder un souvenir de reconnaissance à tous ceux qui ont prêté à notre Maître aide et appui : soit en le défendant contre les attaques de ses persécuteurs comme l'ont fait Navier, Poinsoy, de Blainville et d'autres encore ; soit en fournissant l'argent nécessaire à la publication de ses immortels travaux, à la manière des généreux disciples Hollandais : le comte de Stirum, M. de Cappellen, le baron de Constant Rebecque ; soit en contribuant à assurer sa vie matérielle par leur participation au *subside* institué par Littré, selon l'exemple donné par tant d'éminents prolétaires prenant sur leur nécessaire pour subvenir à l'entretien d'un grand philosophe indignement dépouillé de ses moyens d'existence.

« De plus, si nous reconnaissons avec George Eliot que Comte a illuminé notre vie en lui donnant une destination nouvelle, qu'il a amélioré nos idées, nos sentiments, notre conduite, nous devons surtout exaucer son plus cher désir en glorifiant les trois femmes qui lui ont servi de providence morale, qui ont été pour lui des anges gardiens : — d'abord sa mère qui lui transmet son âme ardente, et dont les premières leçons contribuèrent à le préserver de devenir plus tard un simple négateur ; — puis la femme éminente de cœur et d'esprit à laquelle il dut « l'expansion tardive mais décisive des

plus doux sentiments humains », M^{me} de Clotilde de Vaux qui, en accueillant avec bonté l'expression respectueuse d'un amour qu'elle ne partagea pas d'abord, fournit au grand penseur l'excitant moral nécessaire pour transformer la philosophie en religion, lui fit sentir que « l'essor continu des instincts sympathiques constitue la principale source du vrai bonheur », et l'aïda, selon l'expression d'un de nos confrères anglais « à prêcher, sans avoir recours au surnaturel, la vieille doctrine du sacrifice et du dévouement »; — enfin la fidèle servante qui veilla à la santé de notre Maître, et qui aux jours de sa détresse matérielle vint lui offrir le faible produit de son travail et de son économie.

« Il convient aussi de ne pas oublier tous ces disciples de la première heure qui, sous la conduite du plus grand d'entre eux, M. Pierre Laffitte, après avoir accepté les charges du testament d'Auguste Comte, ont complété, développé et vulgarisé ses incomparables conceptions, de telle sorte qu'à l'heure actuelle le Positivisme est à la veille d'exercer une action prépondérante en France et dans d'autres pays d'Europe et d'Amérique.

« Un adversaire, M. Léon Donnat, qui leur a reproché d'avoir été trop fidèles à la pensée du Maître, a dit d'eux : « Je leur rends volontiers cette justice qu'ils se sont toujours montrés passionnés pour la vérité, demeurant à l'écart des égoïstes compromissions ».

« Pussions-nous mériter un jour, de nos adversaires, pareil éloge !

« Qu'il me soit donc permis en terminant, et en parlant plus spécialement au nom de la seconde génération positiviste, d'exprimer à M. Laffitte et à ses compagnons de lutte, non seulement notre profonde reconnaissance pour l'enseignement intellectuel et moral, par la parole et par l'exemple, qu'ils nous ont fourni, mais aussi notre admiration pour le courage, la persévérance, l'abnégation qu'ils n'ont cessé de manifester en poursuivant, sans espoir de récompense à travers tous les obstacles que l'indifférence ou l'hostilité ont semés sur leur route, la réalisation de l'idéal conçu par Auguste Comte, l'œuvre de la régénération humaine et sociale par la Science et par le Culte de l'Humanité. »